

Tempête pour un œuf

Par expérience, les aviateurs et quelques chasseurs savent combien la faune s'adapte à la proximité des activités de nos appareils. Ce n'est en revanche sans doute pas le cas des écologistes et des membres d'association de protection des oiseaux, qui pourtant s'érigent en spécialistes irréfutables de ces questions. Ces experts savent-ils qu'il faut organiser des battues de régulation des populations de sangliers et de lapins sur les aérodromes, qu'il faut y mettre en place des procédures de lutte contre le péril aviaire, faute de quoi ces emprises seraient rapidement envahies et l'équilibre entre les espèces compromis ? Interrompre un décollage pour laisser traverser un chevreuil n'est pas une expérience rare, même sur un terrain très actif situé à moins de 30 kilomètres de Paris, je puis en témoigner personnellement.

En fait, l'expérience montre que les animaux ont depuis longtemps regardé les abords des pistes des grands aéroports parisiens comme autant de beaux espaces verts sans promeneur ni chien divaguant, ou la nourriture est abondante et les prédateurs rares. Le désagrément sonore que provoque un décollage toutes les minutes est sans effet durable sur leur perception très concrète du danger. Ainsi, depuis quelques temps, l'héliport de Paris est un bon endroit pour qui voudrait voir des corbeaux de près. Il constaterait avec quelle indifférence ces oiseaux regardent décoller les hélicoptères.

Et pourtant en juillet dernier on a interdit la présence de spectateurs et le survol du Tour de France cycliste sur une vingtaine de kilomètres, provoquant l'interruption des retransmissions télévisées de cet événement d'intérêt national et de rayonnement mondial. Le motif en était qu'un unique couple de pies grièches à ventre rose, introduit artificiellement voici deux ans en Minervois, avait entrepris de couvrir un œuf. Si ce malheureux oiseau, dont je ne doute pas de la valeur pour la diversité biologique, ne peut supporter le passage de la caravane du Tour de France à près de 30 kilomètres au Nord de son nid – c'est la distance rapportée par la presse – alors sa réintroduction est hélas très probablement vouée à l'échec de toutes façons. Mais les études sur l'adaptation des oiseaux à l'activité humaine sont-elles vraiment menées de manière pragmatique et dépassionnée ? Si l'on se base sur les écarts constatés entre les restrictions de vols imposés dans les Alpes et dans les Pyrénées à l'occasion du Tour de France, on pourrait en douter. A moins qu'il ne soit scientifiquement admis que le Gypaète barbu béarnais est beaucoup moins gêné par le passage des hélicoptères que son cousin savoyard.



Thierry COUDERC
Délégué Général de l'UFH